

273-277

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. X.

MONTREAL, 22 JUILLET 1899.

No. 227

SOMMAIRE :

L'hon. C. A. Geoffrion

L'hon. C. A. Geoffrion, *Vieux-Rouge* —
 Encore le Bill d'usure, *Vieux-Rouge* —
 W. C., N. G. — Où cela ?, *Justus* —
 La Guerre, *Canadien* — Le Portique
 du Conclave, — Une lettre du P. Hy-
 acinthe Loyson, *Hyacinthe Loyson* —
 M. W. Laurier, *Augustin Filou* — Bi-
 bliographie, *A. Book* — Messe Blan-
 che, la religion de l'amour et ses ri-
 tes délicats, *Serge Basset* — Les mé-
 s'aventures d'un "Suisse", — Défini-
 tion de L'américanisme par Mgr Ire-
 land, -- Réponse de de M. Loubet à
 M. Leon XIII.

"Pauvre Geff! Pauvre Geff!" C'est l'ex-
 clamation peu banale qui a accueilli de
 toute part la nouvelle de la mort de cet
 excellent Canadien que fut C. Alphonse
 Geoffrion. On le savait malade depuis
 quelques mois d'une affection qui ne par-
 donne pas : on avait vu en peu de temps se
 produire un changement notable d'aspect
 chez ce bucheur qui n'avait jamais été in-
 terrompu un seul jour par une indisposition
 dans l'écrasant travail de son bureau; mais
 on ne pouvait se faire à l'idée qu'il allait
 disparaître après avoir été tant d'an-
 nées l'âme même de la nationalité fran-
 çaise à Montréal. C'est peut-être un bien
 gros mot que j'écris là, mais je suis con-
 vaincu qu'il n'en est pas de plus vrai.
 D'autres que lui ont pu avoir les grands
 succès oratoires, les triomphes politiques,
 les réussites financières, ont pu à ces ti-
 tres synthétiser extérieurement la natio-
 nalité; cependant dans tous ces succès,
 dans toutes ces œuvres accomplies, soyez
 sûr qu'il y avait du Geoffrion en dessous.

Les conditions d'abonnement au RÈVEIL ne
 sont pas les conditions ordinaires des autres
 journaux. Nous livrons le journal à domicile
 [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au
 commencement de chaque mois. Tout ce que
 nous demandons au public est de voir le
 journal.

Pas une où la main de Geoffrion n'ait mis son empreinte, pas un dont il n'ait sa part.

Rien ne se faisait sans qu'il fût consulté et aucune difficulté ne survenait dans laquelle il ne dût intervenir pour arriver à un règlement.

Geoffrion était l'homme qui pouvait tout dire et dont on pouvait tout entendre ; aussi, quel admirable négociateur il fut. Non pas qu'il condescendît aux finesses admises de la diplomatie. Il avait sa méthode à lui avec ses nuances qui étaient bien personnelles.

Pendant vingt ans il a porté sur ses épaules l'édifice complexe de la nationalité canadienne aux prises avec l'élément anglais et divisée contre elle-même en conservateurs et libéraux, tartistes et radicaux, castors et émancipés, ouvriers et bourgeois. Il fut l'armature qui tenait en forme ce mélange composite.

Pas un jour ne se passait sans que, Geoffrion n'eût quelque chose à réparer où à préparer dans l'intérêt général ; il avait charge d'annoncer les bonnes et les mauvaises nouvelles, les nominations et les destitutions, les faveurs et les refus et jamais il ne se rencontra un homme pour sortir de son bureau avec un mot d'amertume ou d'envie, quelle que fut la nature de la communication qui avait motivé son présence.

Et celui qui fut tout cela n'est plus.

Deuil national, c'en est un sans conteste.

Deuil profond pour tous ceux — et ils sont légion — qui ont bien connu l'homme que nous perdons et qui ne pourra pas être remplacé.

S'il est quelque chose propre à rendre plus pénible encore la mort de ce bra-

ve ami de tous, c'est le grand amour qu'il avait de la vie.

Sa nature vigoureuse, sa constitution robuste, le sang de bonne source qui coulait dans ses veines lui faisaient un tempérament infatigable dont la richesse avait besoin de se dégager et de se consommer. Aussi quel travailleur et comme il en était fier, quel causeur, quel convive, quel discuteur ! Dans tous ses actes, même les moindres, il y avait un débordement de vitalité incessant. Ses bourrades, ses brusqueries pour lesquelles il était fameux, tout cela était une manifestation de cette surabondance d'élixir vital dont il se montrait joyeux et qui en faisaient de lui un type spécial dans sa profession et dans les groupes où il agissait.

Notre peuple qui travaille et qui genit aime les forts ; il a le respect inné de la force physique et Geoffrion réalisait pour lui un type attrayant. La popularité personnelle, il la possédait au plus haut degré et s'il prit du temps à se faire élire, lui-même, combien n'a-t-il pas fait élire de ses amis en venant la veille d'une élection passer une soirée avec les électeurs et exhiber au milieu d'eux sa bonne figure et sa belle nature.

Il n'était pas une partie, un plaisir, un devoir dont il ne voulût avoir sa part, aussi semble-t-il bien douloureux de songer que cette vaillance, que tout cet élan du corps et de l'esprit sont maintenant restreints, annihilés par les quelques planches qui ferment son cercueil et les quelques pelletées de terre qui le recouvrent, symbole de la fragilité des plus grandes œuvres de ce monde et de l'éternelle sujétion à une volonté suprême.

On ne s'attend pas que nous fassions ici une étude de cette vie si bien remplie, les

journaux quotidiens ont toute cette semaine sonné sur son nom la grande trompette de la gloire. Nous nous acquittons d'un devoir en laissant couler sur le papier quelques-unes des larmes que nous arrache la disparition d'un élément puissant de notre race, d'un homme qui fut fort et bon.

Peu nous importe que ces sanglots aient l'incohérence de la douleur, ils n'en sont que plus vrais, plus spontanés et plus sincères.

Lorsque nous repassons dans notre esprit cette carrière si admirablement remplie, il nous revient un mot que Frédéric le Grand écrivait à Voltaire : " Distinguez, disait-il, l'homme d'Etat du philosophe et sachez qu'on peut être politique par devoir et philosophe par inclination."

Geoffrion fut un vrai philosophe.

On cite de lui ce dernier mot, celui qu'il prononça quelques instants avant sa mort lorsque l'Archevêque de Montréal après lui avoir administré les derniers sacrements, était revenu à son chevet pour l'exhorter.

Il lui disait :

" Mon pauvre ami, vous êtes bien heureux, vous allez monter à l'éternel séjour de toute jouissance spirituelle."

Alors le pauvre scriboud se raccrochant avec un dernier effort à cette vie si belle et si douce qui lui échappait

"Mais, pas du tout, dit-il avec un regain d'énergie, j'aimerais bien mieux rester ici."

Et dans ce coquet village de Dorion qu'il chérissait, où il venait se retremper de ses labeurs continuels, la clochette de la chapelle qu'il avait aidé à édifier, sonnait une heure après un glas funèbre annonçant au travailleur dans le champ que ce fils de la terre était retourné à Celle

qui lui avait donné avec profusion tout, bonheur, force et honneur.

Telle, la rivière qui baigne les gazons du cottage où reposent ses restes inanimés, suit lentement mais sûrement sa course vers le grand fleuve qui l'absorbe pour aller lui-même disparaître dans l'insondable océan ; tels les plus hauts et les meilleurs d'entre nous passent et disparaissent mais laissent derrière eux un sillon tracé qui appelle les vaillants et les forts à un rôle utile et doux.

VIEUX-ROUGE.

Encore le Bill d'usure

Le premier article que j'avais écrit sur l'usure et dans lequel je faisais à certains avocats la part très large, la plus large même, je l'avoue dans les malheurs qui accablent le pauvre miséreux tombés entre les mains des prêteurs d'argent, et dans les persécutions qui leur rendent amer le pain quotidien avait désagréablement chatouillé les membres de la sacro-sainte profession.

Est-ce notre faute à nous si les pauvres gueux de la plume sont le gibier courant que rabattent trop souvent les coureurs de causes, et si de temps en temps nous nous vengeons un peu sur le dos de nos tortionnaires ? C'est de bonne guerre, cela.

Ainsi, j'ai toujours pensé qu'un avocat, suivant la formule d'Arthemus Ward, était capable de tout sacrifier, même la vie de sa belle-mère pour sa peau et son mémoire de frais.

On l'a bien vu dans la discussion du Bill de l'usure qui vient de passer au Sénat ; on a vu un sénateur, fort galant homme, je l'admets, mais surtout avocat, s'élancer au secours des pauvres gens qui gémissent

sous la poigne des shavers et des usuriers.

Il a opéré le sauvetage avec une maîtrise et une ardeur invincibles.

Les obstacles qui s'élevaient, il les a sapés à grands coups d'éloquence.

Il était prêt à tout sacrifier pour briser les chaînes des opprimés.

Son bill permettait de rouvrir toutes les transactions, de supprimer tout les frais de toute nature, d'en faire un bloc global dans lequel on taillerait la réduction de l'intérêt et d'immoler partie de ce globe sur l'autel de la postérité affranchie.

Mais, si les avocats du Sénat — j'avoue que l'hon. M. Dandurand n'était pas de ceux-là, mais son collègue au Sénat et confrère au Barreau, l'hon. M. Lougheed en était — si les avocats, dis-je, étaient prêts à passer le canif sur les commissions, renouvellements et escomptes, c'est-à-dire à "suriner" leur belle mère, ils mettaient soigneusement à l'abri du massacre leurs mémoires de frais.

Ceux-ci restent inviolables, ils ont été retirés de la nomenclature des charges soumises à réduction en vertu de la loi pour arriver au minimum d'intérêt prescrit.

Cette simple remarque suffira à confirmer dans l'esprit de ceux qui souffrent de ce malaise douloureux que l'on appelle le "mal d'argent", la conviction que ce n'est pas encore de la main des avocats qu'ils recevront le soulagement auquel ils aspirent.

VIEUX-ROUGE.

Ceux qui désirent se procurer la première livraison des *Contemporains*, par *Vieux-Rouge*, feraient mieux d'en faire la demande immédiatement. Il en reste au plus une vingtaine d'exemplaires. Prix 50 cts.

UN ENDOUCISSEMENT

L'irritation de poitrine disparaît en prenant une dose de BAUME RHUMAL.

W. C.

Le ministre des travaux publics qui voyage en Europe met son nez partout.

En voyageant, il examine tout, fouille dans les coins comme s'il examinait ses bâtiments publics.

Voici le résultat de ses observations dans deux lettres successives à la *Patrie*.

I

BRISTOL 8 Juillet 1899.

"L'on voyage encore en Angleterre dans des chars à compartiments qui contiennent huit personnes assises les unes en face des autres. Vous montez dans ces compartiments, l'on ferme les portes et vogue la galère. Pas de cabinets d'aisance, pas de lavabo, pas d'issue. Si vous êtes malade, tant pis pour vous.

"Et, cependant, j'ai rencontré de bons habitants de Londres qui trouvent que notre système de wagons en Amérique est inférieur à ce système de compartiments fermés que, pour ma part, je trouve absolument barbare."

II

LONDRES 6 Juillet 1899.

"Je me hâte de faire excuse aux chemins de fer anglais. Le Great Western Railway, qui nous a transporté de Bristol à Londres, a des compartiments de cinq sièges, munis de lavoirs et de cabinets d'aisance. Ils ne sont sans doute pas marqués au sceau du luxe comme le sont nos chars d'Amérique. Mais cet arrangement est excellent."

Quelle fraîcheur d'inspiration dans cette littérature.

Mais, surtout, quelle suite délicieuse dans les idées.

On là dedans, tout entier, notre turbulent chef de l'Etat.

Il contredit le lendemain ce qu'il écrit la veille. Arrivé à Londres, il ne se rappelle plus son calendrier, et date sa lettre deux jours avant celle de Bristol où il a débarqué.

C'est comme cela que ministère des travaux publics fonctionne.

N. G.

Ou cela ?

Les journaux d'Ontario font souvent des gorges chaudes de la prétendue ignorance de nos canadiens français.

Il est bien vrai que l'instruction n'est pas toujours ce que nous la voudrions voir et que beaucoup de l'argent qui se dépense à bâtir des presbytères serait mieux employé à construire des écoles.

Mais nous avons au moins cette excuse que bâtissons quelque chose.

Tandis que l'on ne peut rien invoquer pour excuser l'état de chose qu'indique la dépêche suivante :

" MARMORA 18 Juillet — A l'enquête tenue sur la mort de la fille de James McCoy, âgée de 16 ans que l'on suppose s'être empoisonnée avec de la strychnine. Laura Maybee, 9 ans, fille de M. McCoy a été interrogée, mais pas sous serment. Elle a dit : " Je n'ai jamais été à l'école je ne sais pas s'il y a un Dieu ; jamais les prédicateurs ne visitent notre maison ; je ne sais ni lire ni écrire "

Marmora où s'est passé cet incident est porté à l'Annuaire des postes ; comme un bourg du Comté de Hastings, Ontario.

Quand ces messieurs d'Ontario ont chez eux des cas de ce genre ils n'ont pas besoin de prendre en pitié les Canadiens de Québec!

JUSTUS.

LA GUERRE

On se rappelle que, dans les élections fédérales de 1887, feu M. N. Bourgoïn, s'était attiré dans Mascouche le surnom de "La Guerre" parce que dans la lutte qu'il faisait comme national, il dirigeait sa campagne contre les idées d'Union Législative et de Ligue de la Fédération Impériale chères à Sir John Macdonald.

Il prêchait alors aux ruraux que le resserrement des liens impérialistes amè-

nerait pour le Canada la participation obligatoire aux guerres de l'Empire.

On riait alors de ces frayeurs.

Nous avons fait bien du chemin depuis cela.

Les idées impérialistes sont plus en vogue que jamais.

Les fêtes du Jubilé de 1897 nous ont jeté en plein dans ce mouvement dont M. Laurier est le grand prêtre.

Il y a quelques jours à peine, il n'osait pas s'opposer ouvertement à une proposition du Col. Sam. Hughes, demandant que le Canada offre à la Grande Bretagne le concours de ses milices pour subjuguier le Transvaal et tirer la barbe au président Krüger.

Nous nageons en plein impérialisme et la chose devient d'autant plus grave que pour la première fois l'Angleterre se propose de rompre avec la tradition de service volontaire pour suivre les errements de la vieille Europe et tomber dans le service obligatoire et la conscription.

C'est une proposition des plus graves et qui a mis en émoi toute la Grande Bretagne.

Qui nous assure, si le mouvement impérialiste s'accroît, que la conscription ne s'éteindra pas jusqu'aux colonies ?

C'est alors qu'on réalisera le jeu de dupes que nous avons joué à Londres en 1897 et combien la diplomatie anglaise a roulé tous les premiers ministres des colonies quand ils sont venus dans la métropole se faire passer la corde au cou sous forme de rubans multicolores et de médailles constellées.

Voici le texte de la loi que Lord Lansdowne, secrétaire d'Etat à la guerre a présenté à la Chambre des Lords le 7 juillet dernier :

" Le gouvernement déterminera le nombre des hommes devant constituer le contingent de chaque année.

" Les lieutenants-gouverneurs des comtés et leurs députés seront les autorités locales chargées de veiller que chaque district fournisse le nombre d'hommes requis.

" La liste des conscrits sera préparée sur le recensement par les officiers de recrutement du ministère de la guerre. Les listes comprendront tous les hommes de 18 à 35 ans.

" Chaque district recevra crédit des hommes figurent sur les listes des volontaires. Le reste sera fourni par tirage au sort.

" Les ministres de la religion, les membres du parlement et les médecins pratiquants seront exemptés.

" On n'acceptera pas de remplaçants.

" Tout homme qui refusera de servir pourra être arrêté et condamné à cinq ans de service.

" Les conscrits soumis au service seront divisés en trois classes :

" 1^o. Les hommes non mariés âgés de plus de 18 ans et de moins de 25 ans.

" 2^o. Les hommes mariés âgés de plus de 18 ans et de moins de 30.

" 3^o. Tous les hommes soumis à la conscription et ne rentrant pas dans les deux catégories précédentes."

Voilà la loi.

Aux Canadiens de savoir s'ils ont envie de goûter de cette médecine-là. Sinon, qu'ils coupent court à tout projet d'impérialisme.

CANADIEN.

LE PORTIQUE DU CONCLAVE

Dernièrement a eu lieu, au vatican, par le pape Léon XIII, la remise solennelle du chapeau de cardinal aux nouveaux princes de l'Eglise.

Dans les salons politiques où s'agitent les intrigues du Quirinal et du parti allemand, on commente très aigrement le dernier Consistoire que l'on appelle la revanche du cardinal Rampolla. Le pape a dit à sa cour intime : "Ce sera le portique du futur Conclave."

Le voyage à Rome de M. Dumay, directeur français des cultes, a préparé par des négociations habiles ce premier résultat. Guillaume II a envoyé pour

contrebalancer cette influence celui que l'on appelle le père Joseph du Kaiser, luthérien dont le mot d'ordre n'est point resté secret en Italie. Il a mis la tiare du futur pape aux enchères publiques pour l'entraîner dans l'orbite de la triple alliance. Son objectif était la rupture avec la politique française et la main mise sur le protectorat dans les deux Orient.

C'est ce protectorat que M. Constant réclame et exige avec une habileté remarquable à Constantinople, tandis qu'auprès du Vatican M. Nissard et qu'appuyé sur l'influence russe, M. Bourgeois à la conférence de La Haye s'efforce de défendre les prérogatives séculaires de la France.

On voit que le Vatican est redevenu le foyer des intrigues internationales.

UNE LETTRE DU

P. HYACINTHE LOYSON

Nous avons signalé samedi la pétition que publie le *Siècle* et par laquelle il demande l'expulsion des jésuites. Ce journal insérait hier la lettre suivante :

Cher monsieur,

" Je veux être des premiers à signer la pétition que je lis dans les colonnes du *Siècle*, pour la suppression des jésuites. Je l'aurais rédigée différemment, mais, dans son objet, elle est bonne et urgente.

" Je la signe comme Français, comme chrétien, comme prêtre et même comme ancien religieux.

" Et, en ceci, je suis royaliste avec nos anciens rois, catholique avec le pape Clément XIV.

" Les jésuites, malgré les talents et les vertus de plusieurs d'entre eux, à cause même de ces talents et de ces vertus, sont à mes yeux parmi les plus dangereux ennemis de la patrie et de la religion.

" Recevez, je vous prie, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

" HYACINTHE LOYSON".

AUX VOYAGEURS

En voyage rien de mieux que d'avoir dans sa valise une bouteille de BAUME RHUMAL. 87

M. W. LAURIER

NOTE DE LA RÉDACTION — L'étude suivante qui vient de paraître à Paris, en r-z-de-chaussée du *Journal des Débats*, présente un intérêt spécial vu qu'elle est la première expression française des sentiments soulevés là-bas par l'attitude britannique de notre premier ministre et par ses protestations impérialistes en toute saison et hors de toute saison.

On verra qu'on ne se fait pas là-bas d'illusion sur la portée réelle des déclarations de la visite parisienne de 1897 :

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Laurier le premier ministre du Dominion. Je n'ai pas étudié d'assez près sa biographie, son caractère, ses idées et son rôle politique pour avoir le droit d'exposer sur tous ces points une vue qui me soit personnelle. J'en suis encore à faire des efforts pour le comprendre et me l'expliquer à moi-même et, dans cette pensée, je lis avec attention et avec curiosité ce qu'écrivent sur lui des hommes mieux renseignés. C'est une psychologie très intéressante que la sienne, non seulement parce qu'il est un des meneurs de ce mouvement impérialiste qui est un si grave danger pour la France et même pour l'Europe ; mais parce qu'il soulève un fascinant problème d'ethnographie morale et qu'il fait pressentir à ce problème une solution inattendue. J'ai passé ma vie à me demander s'il existe, en dehors de l'éducation traditionnelle, des souvenirs historiques et des influences du milieu, quelque chose de réel qui s'appelle la race et qui puisse se définir, s'analyser scientifiquement. J'ai passé ma vie à observer les croisements intellectuels, les expériences, plus ou moins volontaires, de greffe internationale. De ces expériences, j'ai vu sortir tantôt la mort et tantôt la vie ; mais je ne les ai jamais vues aboutir à un état d'âme semblable à celui que me semble offrir M. Laurier. Cet homme là me déconcerte, je dirai tout à l'heure en quoi.

Un mot de reconnaissance pour le dernier livre où j'ai cherché son image. L'auteur en est M. Paul Hamelle dont le nom et le talent sont bien connus des lecteurs de la *Nouvelle Revue* et du public en général. On sait ce qu'il vaut en An-

gleterre : témoin le jour où M. MacCartney, en pleine Chambre des Communes, jetait un de ses articles (sur la question d'Irlande), à la tête de M. Gladstone. Il ne faudrait pas en conclure que M. Paul Hamelle soit un ennemi du vénérable homme d'Etat qu'a vu disparaître l'année 1898. Bien loin de là ; il lui a consacré, dans la même Revue, des pages qui se retrouvent en tête du présent volume. Elles constituent une des meilleures biographies qu'on ait faites du vétéran libéral, une des plus exactes, une des plus animées, une des plus éloquentes, une de celles où il y a le plus d'intelligence politique. M. Paul Hamelle a la grande qualité du publiciste : c'est de démêler, d'un coup d'œil, le point culminant, le trait dominant d'un caractère ou d'une situation. Je lui adresserai deux reproches. Le premier, c'est, — en cherchant le mot qui frappe, la formule qui reste dans l'esprit, — de grossir quelquefois sa pensée par l'expression. Le second, c'est de croire un peu trop volontiers aux bonnes intentions des politiques et de leur prêter sa propre droiture. Mon chère confrère, je vous en prie, un peu de scepticisme ! N'adorons pas les héros ; car il n'y a pas de héros. N'élevons de statue à personne ; car personne n'en mérite ; mais surtout n'élevons pas de statues à ces gens-là ! Notre droit et notre devoir est de les disséquer, non de les idéaliser.

L'étude sur Laurier est une des plus courtes du volume ; mais elle est très suggestive. Nous y viendrons dans un moment. N'êtes vous pas d'avis qu'avant de placer sur le premier plan cette figure de l'homme d'Etat canadien, magistralement esquissée par M. Paul Hamelle, il faudrait un "fond" et n'est-il pas de bonne tradition artistique que le fond fasse ressortir cette figure par un contraste accusé : clair, si la figure présente de fortes ombres ; sombre, si elle est peinte en pleine lumière ? Du moins c'est ainsi que faisaient les peintres d'autrefois et je ne vois pas pourquoi nous ne suivrions pas, une fois de plus, la vieille méthode.

Ce fond que je cherchais, je l'ai trouvé dans le livre de Mme Th. Bentzon, *Nouvelle France Nouvelle Angleterre*. Ce livre est un des heureux fruits de certain voyage que j'ai le droit d'appe-

ler mémorable, puisqu'il a inauguré entre la littérature française et la pensée américaine une nouvelle série de relations et d'échanges dont les conséquences se prolongent et se perpétuent. Mme Bentzon y a joué un rôle important et utile dont sa modestie se garde bien de nous entretenir, mais que personne n'ignore. Au retour, elle nous a donné ses observations, où l'impression de voyage, le détail pittoresque et précis, le tableau de mœurs alterne avec la description et la critique raisonnée des institutions. J'ai retrouvé là avec un plaisir sincère toutes les qualités auxquelles nous a habitués dès longtemps l'écrivain : élégance, goût, bonne grâce, loyauté parfaite et pénétrante, finesse de jugement. Le livre est exactement ce qu'il a voulu être "La nouvelle France, nous dit l'auteur, c'est la vieille France." Et, assurément, c'était le côté piquant de ce pèlerinage que de conduire vers ce coin de la France du dix-huitième siècle, conservé par miracle, celle qui, chez nous, comprend le mieux et aime le plus franchement ce siècle-là.

Etrange pays que celui où le fantôme du grand roi plane au-dessus des fidèles sujets de la reine Victoria! Pays si moderne et si archaïque, si jeune et si vieux, si français et si anglais, mélange de théocratie et de démocratie; une sorte de Paraguay libéral dont Voltaire n'aurait pas osé se moquer, éduqué, inspiré, gouverné par des prêtres et qui, cependant marche à l'avant-garde du progrès en tout genre! Mme Bentzon a très bien senti et indiqué ce dualisme; mais il lui a plu, pour obéir à certaines affinités de nature et d'éducation, de respirer, surtout, le parfum délicat et subtil de la vieille France et nous ne demandons pas mieux que de le respirer à notre tour.

D'ailleurs, nous tenons là le contraste dont nous avons besoin. Imaginez ce milieu conservateur, clérical, presque monacal, mais sans la froideur et l'engourdissement de notre benoîte vie provinciale de jadis, parce qu'il s'y mêle des instincts d'aventure et des habitudes de danger qu'entretiennent des traditions héroïques, un climat rude qui tue les faibles et fortifie les forts. On honore le rang plus que l'argent; ces enfants ne songent qu'à vivre comme ont vécu les pères.

Un magistrat éminent a dit à Mme Bentzon: "A Québec on ne fait pas de grandes fortunes; mais on vit tranquillement, gaiement, sagement."

Tout à coup, on s'aperçoit que cette Société, qui est antique de manières, de langages, de sentiments et de croyances, est, en réalité, pleine de sève et de jeunesse. Ce sont les petits-fils qui ont endossé l'habit des grands-pères; mais ils n'ont pas un jour de plus pour cela. Du milieu d'eux sort un homme très brillamment doué qui devient, avec Chamberlain et Cecil Rhodes, un des principaux ouvriers de l'impérialisme. Il vient à Londres au moment du jubilé de 1897 et vous savez de quels honneurs on l'accable. Franchement il y a de quoi. Aucun Anglais n'a fait plus ni même autant pour l'empire pour cette *Greater Britain* dont on nous parle tant, que ce Français du Canada. Que serait-il arrivé si l'élément français de l'Amérique anglaise avait persisté dans l'attitude boudeuse, indifférente et hostile d'autrefois, s'il s'était comporté comme se comporte l'élément hollandais dans l'Afrique du Sud? Non seulement Laurier a apporté aux ministres de la reine la sympathie et l'appui des Français du Canada; mais il leur a fait un magnifique cadeau et les a tirés d'un dilemme où ils étaient en quelque sorte prisonniers.

En effet, comme l'explique très bien M. Hamelle, le grand obstacle au développement et au triomphe de l'impérialisme, c'était la politique libre échangeiste qui empêchait la métropole d'assurer à ses colonies le moindre avantage. Ce qu'on réclamait, c'était un Zollverein, en d'autres termes, "une palissade de hauts tarifs qui fit le tour de l'empire britannique." Pour cela, il fallait renoncer au libre échange. Mon Dieu! ce n'était pas qu'on y tint beaucoup, au libre échange! Il avait donné tout ce qu'il pouvait donner, et, en présence des dispositions de l'Amérique et de la France, il devenait une duperie et un danger. Cependant, c'était une grosse affaire qu'un tel changement de front. On avait des traités avec la Belgique et avec l'Allemagne. Sous quel prétexte les dénoncer?

C'est alors que se présente M. Laurier, avec son "cadeau". Il a persuadé au Parlement d'Ottawa d'offrir, spontanément, à la mère-patrie une

réduction de 25 p.c. sur les tarifs. Cette réduction est applicable aux produits de toutes les autres nations, mais à charge de réciprocité. Or, comme les autres nations ne songeront pas une minute à concéder cette réciprocité l'Angleterre sera seule à bénéficier de l'abaissement des tarifs. Seulement elle est mise, à son grand regret apparent et à sa grande joie secrète, dans la nécessité de dénoncer les traités avec la Belgique et l'Allemagne, traités odieux au boutiquier anglais je puis l'attester.

Le Zollverein est envoyé, dit-on, aux calendes grecques. M. Chamberlain déclare qu'il " ne le toucherait pas avec une paire de pincette ". Mais, le voilà, le Zollverein ! Il commence à se réaliser, et de telle façon qu'on acclame le libre échange au moment où on l'étrangle. De toutes les hypocrisies politiques qui ont fait la gloire de John Bull dans sa longue carrière, celle-ci est une des plus étonnantes. Que n'eût-on pas fait pour récompenser l'inventeur ?

Peut-être s'imaginera-t-on que Laurier, au fond, doit être un anglais. Mais ce serait une erreur capitale. Je ne dirai pas comme M. Hamelle, qu'il est Français " plus et mieux que nous ", parce que c'est un Français du dix-septième siècle. Mais l'origine de M. Laurier est indiscutable : c'est un Gallo-Latin. Cela se sent dans chacune des paroles. Il est semblable à nous non pas par ses goûts et ses sympathies, mais par la structure de son esprit et par ses facultés naturelles. Il a le cerveau et le tempérament français : là-dessus par de doute possible.

Comment ce Français en est-il venu à être l'une des expressions les plus caractéristiques de la politique britannique ? Quel sentiment l'inspire ? L'ambition personnelle ? L'intérêt de la petite patrie canadienne française ? Celui de cette patrie plus vaste qui s'appelle le Dominion ? L'obéissance aux lois de l'évolution qui lui montre l'avenir des siens dans cet élargissement nécessaire et progressif de l'empire anglais : liberté religieuse, fortune commerciale et grandeur politique ? Cède-t-il, simplement, à l'attrait de ce qui est fort et de ce qui réussit ? Ou est-il entraîné par des affinités dont il n'a pas pleinement conscience ? Français authentique et in-

contestable, mais Français d'il y a deux cents ans, ne trouve-t-il pas dans la société anglaise contemporaine et dans les idées qui la gouvernent quelque chose qui ressemble mieux à son idéal inné que dans notre confuse, ondoyante et anarchique démocratie ? Ici l'idée de patrie se distingue nettement de l'idée de nationalité, et même de l'idée de race. Un peu plus, elle s'y opposerait. La question est délicate : je n'ose y insister mais on a le droit d'être inquiet pour les peuples chez qui l'état politique et social ne répond plus à la définition morale et intellectuelle de la patrie.

J'ai toujours considéré que ceux que les circonstances condamnaient à greffer une nationalité sur une autre étaient réservés à de douloureuses épreuves. Laurier dément toute mon expérience ; car il est heureux. C'est le secret de cet optimisme que je voudrais lui demander. Lui, il n'a pas eu à abdiquer sa nationalité. Ce sont nos ancêtres qui se sont chargés de ce soin pour lui, près de cent ans avant sa naissance. On peut prétendre qu'il a, dans un certain sens, sacrifié sa race en noyant ses destinées particulières dans celles d'une race plus puissante. Mais, après cette ablation de la nationalité, après cette évaporation de la race, la patrie survit, la patrie persiste, allégée et comme épurée. O quel sujet de surprise et de méditation !

AUGUSTE FILON.

Bibliographie

DE LA VRAIE REPRESENTATION POLITIQUE (Severin de la Chapelle), chez F. Pichon, éditeur, 24 rue Soufflot. Paris.

Que nos amis ne s'y trompent pas, l'auteur de cet ouvrage n'a rien de commun sauf une certaine similitude de nom avec notre ami le Dr Severin Lachapelle ancien député d'Hochelaga aux Communes. A ce dernier il manque non pas une particule, mais la particule. L'ouvrage de M. de la Chapelle sur la représentation politique est une œuvre très sérieuse d'économie électorale qui devrait être entre les mains des députés en ce moment surtout que le gouvernement s'occupe

de remanier la carte électorale du Canada et de la gerrymander " sous prétexte d'assurer une expression plus vraie du vœu de la population représenté par ses votes. Ce système particulier au continent américain où les délimitations territoriales n'ont pas une ancienneté suffisante pour en assurer l'inviolabilité et qui consiste à déchi- queter les divisions électorales pour les ramener, après le fait, c'est-à-dire d'après le vote donné, à une disposition correspondant au vote exprimé, en un mot d'assurer la perpétuité de la majorité libérale dans un comté qui a plusieurs fois affirmé sa foi électorale et la majorité conservatrice dans un comté conservateur, ne trouve sa place dans le livre de M. de la Chapelle que sous un aspect négatif, puis qu'au contraire l'objet de cette étude est d'assurer le libre jeu des déplacements d'opinions et de solidariser autant que possible les opinions analogues du synonyme dans les divisions territoriales et de leur donner voix au chapitre. La base du système préconisé par M. de la Chapelle sous le titre de "*Vote fractionnaire*", est le respect de la division territoriale, c'est à dire la condamnation absolue de tout gerrymander sous quelque forme et sous quelque prétexte qu'il se cache.

Pour arriver au *vote fractionnaire*, basé sur le scrutin de liste, comme mode suprême assurant la représentation proportionnelle, M. de la Chapelle écarte le système du *vote limité* en vertu duquel l'électeur ne peut inscrire sur sa liste qu'un nombre de noms moindre que le nombre de députés à élire ce qui donne à la minorité la faculté de se concentrer sur quelque noms tandis que la majorité doit normalement se répartir et se diviser sur un plus grand nombre de candidats ; il écarte aussi le *vote cumulatif* en vertu duquel un électeur ayant à voter pour dix députés, soit dix votes à donner, peut les accumuler et faire compter ses dix votes sur un seul candidat.

Ces systèmes mis de côté, M. de la Chapelle offre le *vote fractionnaire* qui est un composé des deux précédents, c'est-à-dire en vertu duquel l'électeur ne peut inscrire sur son bulletin que la moitié des noms à élire et où il a le droit d'inscrire des noms tout différents ou un ou plusieurs noms cumulativement répétés. L'élection

devant, pour être assurée réunir le quart du nombre des votants.

Le travail de M. de la Chapelle est inspiré d'un esprit profondément chrétien. C'est dans le respect des doctrines chrétiennes de justice qu'il puise les bases de ses efforts d'épuration des énergies et des volontés. Une lettre remarquable de Jules Simon sert d'introduction à cet ouvrage et dans cette lettre se trouve cette belle expression qui devrait être inscrite en tête de toute réforme électorale, "chercher la vérité du vote." C'est par cela seulement qu'est possible le salut du système parlementaire.

DE L'ÉTABLISSEMENT D'UN CRÉDIT AGRICOLE GÉNÉRAL PAR DES CRÉDITS FONCIERS DÉPARTEMENTAUX (Chierry de la Loge d'Ausson), à la librairie de la Société du Recueil général des lois et des arrêts, L. Larose, 22 rue Soufflot, Paris.

La question du crédit agricole est une question du plus haut intérêt dans tous les pays du monde et elle attire l'attention de tous les économistes. Tout ce qui s'écrit et se publie à cet effet est bien utile pour nous. La question de la création d'un crédit agricole avec le concours du gouvernement a été discutée à la dernière session de la province de Québec, sous forme d'une résolution présentée et appuyée d'un très solide discours de M. Plante, le jeune député de Beauharnois et le gouvernement a promis d'étudier la question pendant la vacance. Evidemment, les conditions de l'agriculture en France et et au Canada diffèrent du tout au tout comme diffère l'organisation civile des deux pays, mais il n'en est pas moins vrai que c'est seulement par l'étude de ce qui se fait là bas, que nous pourrions arriver à l'établissement de principes pratiques reposant sur des données sérieuses. L'ouvrage de M. la Loge contient sur la création de la Banque Hypothécaire de France et sur les organisations de crédit agricole en Allemagne des données que doit connaître tout homme destiné à discuter ces questions. Un crédit hypothécaire organisé sur des bases de coopération mutuelle avec ou sans le concours du gouvernement est ce que nous cherchons en ce moment. Le crédit par warrants est une chose qui n'est plus à créer au

Canada, la construction d'élevateurs pour le grain et d'entrepôts frigorifiques pour les beurres, les fromages et les fruits ont assuré un développement considérable de l'agriculture en permettant aux cultivateurs de trouver promptement l'argent qui leur est nécessaire et dont le prix diminue lorsqu'il y a dans la région assez de solidarité entre pour leur assurer les bénéfices de la coopération mutuelle. Ce qui manque aujourd'hui c'est la coopération financière en matière hypothécaire et le gouvernement ferait beaucoup mieux de tourner ses regards de ce côté plutôt que de s'entêter à passer une loi contre l'usure que personne ne demande et qui ne sera jamais qu'un obstacle aux affaires des gens ne disposant pas d'un capital suffisant, tant qu'on n'aura pas remplacé les usuriers et les *shavers* par d'autres pourvoyeurs monétaires. Nous recommandons à tous ceux qui s'occupent de crédit agricole, la lecture de cet ouvrage d'une haute valeur, surtout au point de vue documentaire.

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS 1898-1902. Biographies des 581 députés (Alphonse Bertrand, secrétaire-rédacteur du Sénat) à la Société française d'éditions d'art, 9 et 11 rue St Benoit, Paris, prix, 4 frs.

Nous avons ici le *Parliamentary Companion* qui nous donne tous les renseignements nécessaires sur les députés et qui nous sert spécialement le jour où ils sont nommés ministres et le jour où on les enterre, deux dates importantes de leur carrière politique. Il n'existait pas en France d'ouvrage de ce genre jusqu'à l'apparition du livre de M. Bertrand, qui sera spécialement utile à ceux qui suivent la politique française où les noms se renouvèlent si souvent et où surtout il y en a tant d'obscurs qu'un hasard met quelquefois en lumière. Alors, tout le monde s'écrie : mais qu'est-ce que c'est donc que celui-là ? Avec le livre de M. Bertrand, plus de doute à cet égard. Cet ouvrage contient de plus une foule de renseignements intéressants à l'égard de la statistique et de l'histoire parlementaires.

A. BOOK.

MESSE BLANCHE

LA RELIGION DE L'AMOUR ET SES RITES DELICATS

APRÈS LA MESSE NOIRE — CHEZ LES PURS — UN DÉCOR CANDIDE—CANTIQUES ET BAISERS—
L'ISOLEMENT DU PROFANE—LA SACRISTINE SECOURABLE

Saviez-vous qu'il se produisait à Paris une renaissance des anciens cultes gnostiques ? La réapparition, à notre époque, de la religion des Valentin, des Simon et des Montanus ne sera pas, pour l'historien futur, une des moindres curiosités de cette fin de siècle, si étrange et si troublée.

Réapparition, ai-je dit ?... Les Gnostiques soutiennent que, dans l'ombre des temples secrets, leurs rites mystérieux n'ont jamais cessé d'être célébrés, et que la pérennité de leurs mystères se prouve, non seulement par la survivance indubitable de la tradition, mais aussi par leur martyrologue. Il n'est pas d'âge, affirment-ils, qui n'ait vu des martyrs gnostiques, et ils s'en réjouissent, puisque, d'après eux, tout saug versé pour une Idée assure l'immortalité de cette Idée.

Je ne pense pas que les *Parfaits* et les *Parfaites*, qui, en plein Paris, célèbrent les rites délicats et nuageux de la religion d'Amour aient à craindre des persécutions nouvelles. Tous ceux qui assisteront à leurs cérémonies en reviendront plutôt charmés — même s'il n'ont vu, comme moi, que la première partie de l'office.

Parmi les lettres qu'a values au *Matin* la publication d'un article sur la " Messe Noire ", une était des plus intéressantes. Elle émanait de Synésius, patriarche de l'Eglise gnostique — le pape de cette religion. Justement soucieux de la confusion qui pouvait s'établir dans l'esprit de certains lecteurs, entre les pratiques infâmes où se complaisent les adorateurs du Bouc immonde et celles de son Eglise, Synésius me conviait à assister à un sacrifice gnostique, célébré, avant-hier, dans le temple officiel de cette religion.

Synésius est un pseudonyme rituelique qui cache un écrivain des plus honorablement con-

nus, poète enthousiaste. L'autre jour, il faisait applaudir d'éloquentes strophes, à l'inauguration de la statue de Fourier. Je tiens, d'ailleurs, à la disposition des lecteurs du *Matin*, le nom véritable du Patriarche des Parfaits, ainsi que l'adresse précise de l'Eglise gnostique.

LA CÉRÉMONIE

... Dans la grande salle tendue de blanc, éclatante de luminaires, une trentaine de personnes. D'un autre côté, les hommes en habit ou en redingote, avec une large écharpe blanche; de l'autre, les femmes, en noir, avec une écharpe semblable. Un large rideau noir les sépare de l'autel qu'on devine immense derrière la tenture, et sur l'étoffe, brodées en bleu, je lis ces paroles : " Venez ici, vous tous qui avez soif d'amour vrai, Dieu est amour ! "

Je prends place dans un coin, où me conduit en souriant, une sœur *Parfaite*, chargée de la police de la salle. Presque aussitôt, une musique douce, d'un caractère mystique s'élève derrière le rideau.

Avec un nouveau sourire, — elle est très bien, cette petite sacristine ! — la sœur *Parfaite* me tend un rituel et je peux suivre le cantique qui s'élève de l'assistance, chanté, en deux tons joints et mêlés comme dans la musique antique :

*Lucerna Pleromatis
Lucet mei semitis ;
Inclina vi cor meum
Ad tuum eloquium,*

" O lumière de l'Esprit saint, luis sur mon chemin ; je dispose mon cœur à recevoir ta parole."

D'un coup, le rideau se sépare et l'autel apparaît, ruisselant de lumières, blanc et or dans le fond.

Le Patriarche officie lui-même. C'est un homme de taille moyenne, qui grisonne ; sa figure est majestueuse et douce. Dans la robe noire des Cathares, serrée à la taille par le *knosti* vert, orné de trente-trois nœuds, sous la mitre orientale, aux teintes violettes, il a réellement grand air. A ses côtés, deux officiants, deux évêques, ont également l'étole en sautoir, et, au cou, un *tau* en bois. Derrière eux, une

femme d'une beauté éclatante — c'est la grande Diaconesse — étend les mains par-dessus une rangée de jeunes filles qui chantent. Toutes sont vêtues de la tunique et du peplum antiques, et, dans le rayonnement de lumière qui tombe des voûtes, elles apparaissent, belles comme des statues de marbre, avec leur bras nus et leurs faces tranquilles.

Après un grand geste de bénédiction qui fait onduler les têtes courbées, comme des épis sous le vent d'ouest, le Patriarche se retourne vers la Diaconesse et dit :

— *Accipe osculum pacis* (Reçois le baiser de paix).

Et ils s'embrassent. Les deux évêques s'approchent des rangs des jeunes filles. Nouvelles accolades et, de fidèles en fidèles, du chœur au transept, le baiser de paix circule, fraternel et tendre. Tout ceci, très pur, élégant, délicat.

" CREDO "

Cette communion des âmes précède le *Credo* que récite, avec des inflexions enthousiastes, la Diaconesse. J'en ai copié des bribes... Que le Patriarche me pardonne cette indiscrétion :

" Je crois en un Dieu universel, Père Unique, dont la pensée, la sainte Ennoia, unie de toute éternité à lui-même, a produit la hiérarchie des saints Eons, Sophia, s'éprit d'amour pour le Père, s'efforça de monter à lui et fut entraînée vers les régions inférieures par le poids de son désir... Je crois que de ce désir naquit Sophia Achamoth qui donna le jour à l'imparfait Démiurge, ordonnateur de la matière et créateur du ciel et de l'univers... Je crois que l'Eon Christos, fruit du Saint-Plérôme, après avoir rétabli l'harmonie du Plérôme, troublée par le désir de Sophia, est descendu en Jésus ; que tous deux lui ont inspiré la doctrine de l'Evangile éternel et qu'ils ne l'ont abandonné qu'au moment de sa passion... *Je crois au salut de l'Univers dans l'Amour et par l'Amour.*"

L'assistance écoute debout, très recueillie. Quand la diaconesse a terminé, elle se retourne vers le patriarche qu'elle salue, puis vers nous : — *Parfaits*, et *Parfaites*, et vous *Hylique*, que les saints Eons soient avec vous !

Le *Hylique*, c'est-à-dire le matériel, l'homme

encore enfoncé dans la chair, il paraît que c'est moi !...

Alors commence l'office, assez semblable, au fond, à une messe catholique. De notables différences, cependant. L'Évangile de saint Jean est récité en grec, et solennellement. Et, ravissante vision d'un autre âge, pendant l'office et la consécration, le chœur des jeunes filles exécute, entre l'autel et le parvis, sous la direction de la Diaconesse, une série de danses sacrées dont les reprises et l'enchaînement figurent les plus hauts symboles de la religion de Valentin, s'il en faut croire mon rituel...

LA COMMUNION

Peu importe, d'ailleurs. L'harmonieuse beauté et le caractère antique des évolutions du chœur, autant que les gracieux enroulements des jeunes *Parfaites* autour de l'autel suffisent à me passionner. Voilà qu'elles s'animent, les blanches statues de tout à l'heure. Dans le tournoiement mystique, leurs yeux s'enflamment, leurs jeunes corps tressaillent, et des poèmes de lignes et de formes pures s'ébauchent devant l'autel, cependant que, debout sur les marches, le Patriarche, très grand et très solennel, offre au *Dieu propagator* l'Hostie pure en forme de *tau*, l'hostie sainte, l'hostie sans tache.

— Dieu est Amour !... prononce-t-il à cet instant ; et, à l'énoncé de cette formule prestigieuse, toute l'assistance, comme transportée, répète avec enthousiasme :

— Dieu est Amour !... Aimons-nous infiniment, Parfaits et Parfaites !

En même temps, une prière éclate, ardente et joyeuse, que je transcris ici pour son étrangeté :

*Beati vos, Æones,
Vera vita vividi,
Vos Emanationes
Pleromatis lucidi
Adeste, Vivistones
Stolis albis candidi !*

(O vous, bienheureux Eons, vous qui resplendissez dans la vie véritable ; ô vous, les émanations de l'éclatant Plérôme, apparaissez-blanches visions !)

Après la communion, sous les deux espèces,

pain et vin, nouveau baiser de paix. J'ai quelque honte à rester ainsi, dans un coin, tenu à l'écart de toute accolade tendre, comme un excommunié. A un instant, il me semble que le Patriarche a pitié de mon isolement. A-t-il fait un signe ? Je ne sais. Tout à coup la sacristine s'approche de moi et me dit avec une grâce chaste :

— *Accipe osculum pacis.*

A la bonne heure ! je ne me fais pas prier ; je recommencerais même volontiers, car la *Parfaite* est tout simplement adorable. Mais déjà, et très doucement, elle se dégage et reprend sa place.

L'office se termine dans un murmure de voix qui appellent, sur les fidèles et sur moi, les bénédictions du Plérôme, le Saint-Esprit des Gnostiques.

Cette *Messe blanche*, dans ce décor de draperies immaculées et d'éblouissante lumière, dans cette atmosphère d'amour chaste, m'a ravi, et je vais me retirer, en regrettant de ne pas avoir entendu parler le Patriarche — j'ai appris depuis qu'il est un merveilleux orateur, persuasif et fleuri — quand une cérémonie étrange commence...

SAINTE MADELEINE

Voilée de blanc, un flambeau à la main, une femme s'avance vers l'autel, secouée de sanglots. Une immensité de misère et de douleur semble peser sur elle. Comme effrayé par cette douleur, le chœur des jeunes filles se sépare, et voilà la désespérée qui s'agenouille, chancelante, aux pieds du Patriarche. Alors, avec des paroles douces et des mots qui consolent, l'officiant s'approche de la Pécheresse, et je devine que c'est, chez la Prosternée, la transformation poétique des pratiques de la confession...

Un court dialogue s'échange entre le pasteur et la pénitente. Puis, le Patriarche bénit la femme, en lui imposant les mains :

— Qu'Héliène Ennoia, qu'Hédoné, que Sophia t'assistent, ô femme, et soient avec toi ! Reçois le baiser de paix.

Deux baisers tendres et miséricordieux, donnés en forme de *tau* redressent la désespérée de tout à l'heure. Ses yeux brillent de joie. Elle se pen-

che vers la Diaconesse qu'elle embrasse, après s'être prosternée devant elle. De nouveau, infiniment doux, délicatement chaste, le baiser d'amour unit l'âme des fidèles. Dans le fond, les coins de son manteau soutenus par les deux évêques, le Patriarche sourit, extatique, et redit gravement les paroles saintes :

— Dieu est Amour !

Tourbillonnantes et pressées, —telles les notes d'un hymne de foi enthousiaste—recommencent les danses sacrées de tout à l'heure. Et c'est un spectacle à troubler les plus sceptiques, et j'ai la vision des filles de Grèce, célébrant, au renouvellement de l'année, sur les côtes dorées d'Ionie, les fêtes d'Apollon Musagète et de Minerve Purificatrice.

La seconde partie de l'office — le *Consolamentum* et l'*Appareillementum* suivis de l'agape mystique — va commencer. Mais, pour des raisons initiatiques, les profanes ne peuvent y assister. Sur un signe des évêques, un fidèle se détache de l'assistance et vient courtoisement me prier de me retirer.

Je pars, courbé sous une bénédiction solennelle — oh ! la grandeur de ce geste ! — et, malgré moi, dans la rue, les yeux encore pleins des poétiques visions de tout à l'heure, je suis hanté par cette phrase déconcertante du vieux Bacchylide :

— C'est parmi les chœurs où se plaît Diane, et dans les danses conduites par Apollon, que descend l'esprit de Zeus. Athéniens, tout est Amour ! ”

SERGE BASSET.

Les mesaventures d'un "Suisse"

Depuis fort longtemps, une inimitié profonde existait entre le "suisse" d'une des paroisses les plus *smart* de Paris et deux de ses collègues : le bedeau et le fils de celui-ci, qui est enfant de chœur. Le suisse — l'un des plus remarquables de la corporation, comme stature — en voulait au bedeau. La querelle était née à la suite d'un riche mariage ; les nouveaux époux avait laissé, pour le personnel laïque de l'église, une somme fort rondelette et le suisse, de son prénom, Bap-

tiste, s'était plaint à François, le bedeau, de ne pas avoir touché la part exacte qui lui revenait dans le partage du "pourboire de la baronne".

Blessé dans son amour propre et furieux du soupçon qui pesait sur lui, M. François résolu de se venger et, pour cela, il prépara tout un plan machiavélique, qu'il mit à exécution, hier, sur le coup de midi.

Il convient de dire que le suisse ne déteste pas la purée septembrale, comme disait le joyeux curé de Mendon, et qu'il est l'un des clients les plus fidèles du marchand de vin du coin. Connaissant le penchant de son ennemi, le bedeau eut bientôt fait de combiner son affaire.

L'autre matin, devait avoir lieu un grand mariage, et, à cette occasion, Baptiste devait se mettre en grande tenue : culotte rouge, bas blancs et souliers vernis. La cérémonie devait avoir lieu à onze heures et demie exactement. Le bedeau s'entendit avec deux de ses camarades qui invitèrent le suisse à faire une partie de manille chez le marchand de vin.

La partie, qui avait commencé à neuf heures, se continua jusqu'à onze heures et quart, et nombre de bouteilles de vin blanc défilèrent devant les joueurs.

Tout à coup, les partenaires de Baptiste, qui commençaient à avoir la tête lourde, s'écrièrent :

— Mais, sapristi ! et votre cérémonie, vous n'y pensez donc plus ?

Rappelé à l'observation de ses devoirs, le suisse se partit précipitamment et entra en coup de vent dans la sacristie, afin de revêtir sa grande tenue.

Il trouva bien son bicorne, son habit à la française, mais il lui fut impossible de mettre la main sur sa culotte rouge et sur ses bas blancs. Et le temps passait, la noce arrivait ; déjà les grandes orgues annonçaient l'entrée du cortège.

Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

Et de désespoir, le malheureux suisse s'arrachait les cheveux, pendant que le bedeau, les enfants de chœur et les sacristins faisaient mine de chercher partout l'introuvable culotte.

Soudain, se frappant le front, François s'écria, en s'adressant à Baptiste :

— J'ai une idée qui va vous tirer d'embarras.

Vous avez sans doute un calçon blanc?... Eh bien ! on va aller vous acheter une paire de bas rouges, et, comme vous êtes d'une tenue irréprochable, personne ne s'apercevra de ce petit changement dans votre accoutrement. Au lieu d'avoir une culotte rouge et des bas blancs, vous aurez le contraire, une culotte blanche et des bas rouges, voilà tout !

Baptiste, quelque peu dans les vignes du Seigneur, trouva l'idée excellente, et, en un rien de temps, il fut costumé. Il trouva même que cette tenue faisait beaucoup plus d'effet que l'autre et que les bigotes seraient enchantées.

La cérémonie se passa le mieux du monde ; Baptiste obtint son succès accoutumé, et jamais il ne fit résonner plus bruyamment, sur les dalles du temple, sa canne à pomme d'argent !

Soudain, Baptiste, qui se tenait droit comme un I, se prit à rougir comme une demoiselle et l'on s'aperçut, pour la première fois, qu'un défaut de coupe existait dans la soi-disant culotte blanche qui habillait ses nobles cuisses.

Ce fut alors, dans l'assistance, des chuchotements ironiques, des rires étouffés, dont Baptiste ne tarda pas à s'apercevoir...

Voulez-vous connaître la fin de l'aventure?... Le curé intervint, Baptiste l'injuria et voulut même le frapper, et le pauvre suisse fut conduit au commissariat de police du quartier, où on lui dressa procès-verbal pour "scandale dans un lieu réservé au culte."

Quant au bedeau François, il se tient encore les côtes de rire.

DEFINITION DE L'américanisme par Mgr Ireland

Sous forme d'une interview avec le directeur de la *New Era*, Mgr Ireland a fait les déclarations suivantes, que nous empruntons au *New York Herald*.

"Si, par américanisme, on entend des erreurs théologiques condamnées par le pape dans sa lettre, il n'y a rien de semblable en Amérique.

"La seule chose en rapport avec toute cette affaire qui ait créé la moindre émotion aux Etats-Unis, c'est l'insulte gratuitement faite aux catho-

liques d'Amérique par les personnes qui, en France, désignaient ces erreurs sous le nom d'américanisme. Me trouvant à Rome au moment de la publication de la lettre du pape, j'écrivis au saint-père, l'assurant qu'aucune de ces erreurs théologiques n'avait cours en Amérique. Le saint-père m'a dit personnellement qu'il était enchanté de ma lettre et que, pour m'en donner la preuve il avait immédiatement donné l'ordre de la publier dans *l'Osservatore romano*.

"Si, cependant, par américanisme on entend une adhésion loyale de la part des catholiques américains aux conditions politiques de leur pays, à sa Constitution et à ses lois, alors certainement l'américanisme règne parmi eux. Les catholiques américains ne proclament rien qui soit applicable à d'autres temps et à d'autres pays.. Si par américanisme, on entend encore un sincère désir de faire tourner au profit de l'Eglise les circonstances que les temps modernes et l'état spécial de notre pays ont créées, alors oui, l'américanisme peut nous être imputé. En Amérique, nous ne perdons point de temps en théories sur ce qui pourrait être et ce qui n'est pas, ni à rêver d'un état de choses qui appartient au passé. Nous faisons l'œuvre qui est devant nous...

"Si, enfin, par américanisme, on veut dire activité dans les œuvres religieuses, initiative personnelle infatigable dans la recherche du succès, mais toujours dirigée par le pape et les évêques, alors, oui l'américanisme règne parmi nous. Chez les catholiques américains, on ne se croise pas les bras, on ne dit pas qu'il n'y a rien à faire. On ne proclame que des puissances anticatholique tiennent la campagne et que nous n'avons rien à faire que de nous retirer, las et aigris dans les recoins obscurs..."

REPONSE DE

M. LOUBET A M. LEON XIII

Si je suis bien informé, le président de la République aurait adressé la lettre suivante à Sa Sainteté Léon XIII :

" Mon cher pape,

" Vous avez bien voulu m'adresser vos félicitations au sujet du guet-apens dont j'ai été victime. Je vous en remercie. Cependant vous me permettrez de vous faire observer que vous jouez un rôle singulier pour un honnête homme, et je suppose que vous l'êtes, malgré les difficultés de votre condition et les mauvais exemples de vos prédécesseurs. Les individus qui m'ont assailli à

Longchamp sont les fils de votre Eglise ; ils ont été nourris, je ne dirai de son lait, mais de son lait. Leurs cerveaux ont été pétris par les Didon, les Oliviers, les Montsabrés, les Dubac, qui sont vos agents dévoués avant d'être citoyens français.

“ Ces honorables maîtres, experts en saintes écritures, ont dressé ces nobles chevaliers du crottin et en font les brutes distinguées dont les violences me valent vos compliments de condoléance.

“ Il y a là une anomalie dont je ne puis pénétrer les arcanes.

“ Ces honorables crétins, élevés par vos moines, ont des compagnes qui ne valent guère plus qu'eux. Leurs directeurs de conscience (?) sont pris parmi vos moines les plus avenants et les plus complaisants, ce qui ne les empêche pas de rôtir le balai et de mener une vie peu édifiante pour nos bourgeoises. Or, j'en connais qui donnent de l'argent à de nobles escarpes pour l'organisation d'une manifestation nouvelle contre la République, dont je suis le Président.

“ L'une d'elles s'est déjà signalée au temps de Boulanger. Ce qui du reste ne l'a pas empêchée d'entretenir de bons rapports avec certains ministres des gouvernements précédents, très flattés de se frotter à une duchesse.

“ Ces nobles garces, comme dirait Montaigne, sont toutes à vous, mon cher pape. Elle vivent dans l'intimité de vos gardes du corps ; elles ne s'inspirent que des enseignements de votre respectable Eglise.

“ Et pourtant elles ne cessent de conspirer contre moi, tandis que vous, leur père spirituel, m'accablez de vos bénédictions.

“ Saint-Père, je ne comprends pas.

“ Il est vrai que je n'ai pas étudié la caluistiquerie de Sanchez, Velasquez et autres Escobars, et que, comme dit l'Écriture, *Arcana voluntatis divinae sunt impenetrabilia profanis hominibus*.

“ Mais tout profane que je suis, j'ai encore mon bon sens de vieux Français et je me demande si vous ne vous f... pas de moi et de mon gouvernement.

“ Voyons, pape, suivez mon raisonnement.

“ Vous m'avez fait déclarer par votre ambassadeur que vous ne demandiez qu'à entretenir de bons rapports avec mon gouvernement. Vos évêques, au cours de nos rencontres officielles, me déclarent que pour se conformer à vos instructions, eux et leur clergé veulent bien se soumettre aux institutions républicaines.

“ De mon côté, je pousse la condescendance, d'autres disent la platitude, jusqu'à donner du

monseigneur à vos marouffes évêques, Mes ministres, qui ne sont pas fiers envers les évêques pas plus qu'envers les duchesses, leur en donnent autant.

“ Or vos légions de moines, capucins, dominicains, jésuites, pères de l'Assomption, ne cessent par la parole dans les chaires, par la plume dans leurs feuilles, de mener une campagne violente contre la République et contre moi.

“ En vérité, en vérité, je vous le dis, Saint-Père, vous vous payez ma tête et celle de mes ministres.

“ Je ne crois pas, mon cher pape, que cela puisse durer longtemps. Mes concitoyens sont las d'être bernés par les gens de votre maison et, si je ne me trompe, les jours d'épreuve, annoncés par le prophète, vont revenir. Il est vrai que cela vous retrempe. C'est une faveur que le bon Dieu du P. Olivier réserve à ses élus.

“ Agréez, mon cher bonze, etc.,

“ LOUBET.

“ Pour copie conforme :

“ DELPECH,

“ *Sénateur de l'Ariège,*”

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.